

“Est-ce qu’il existe, ici-bas, un être conçu dans les joies d’une fornication et sorti des douleurs d’une matrice dont le modèle soit plus splendide que celui de ces deux locomotives adoptées sur la ligne du chemin de fer du Nord...?”

L'ATTRAPEUR DE RATS

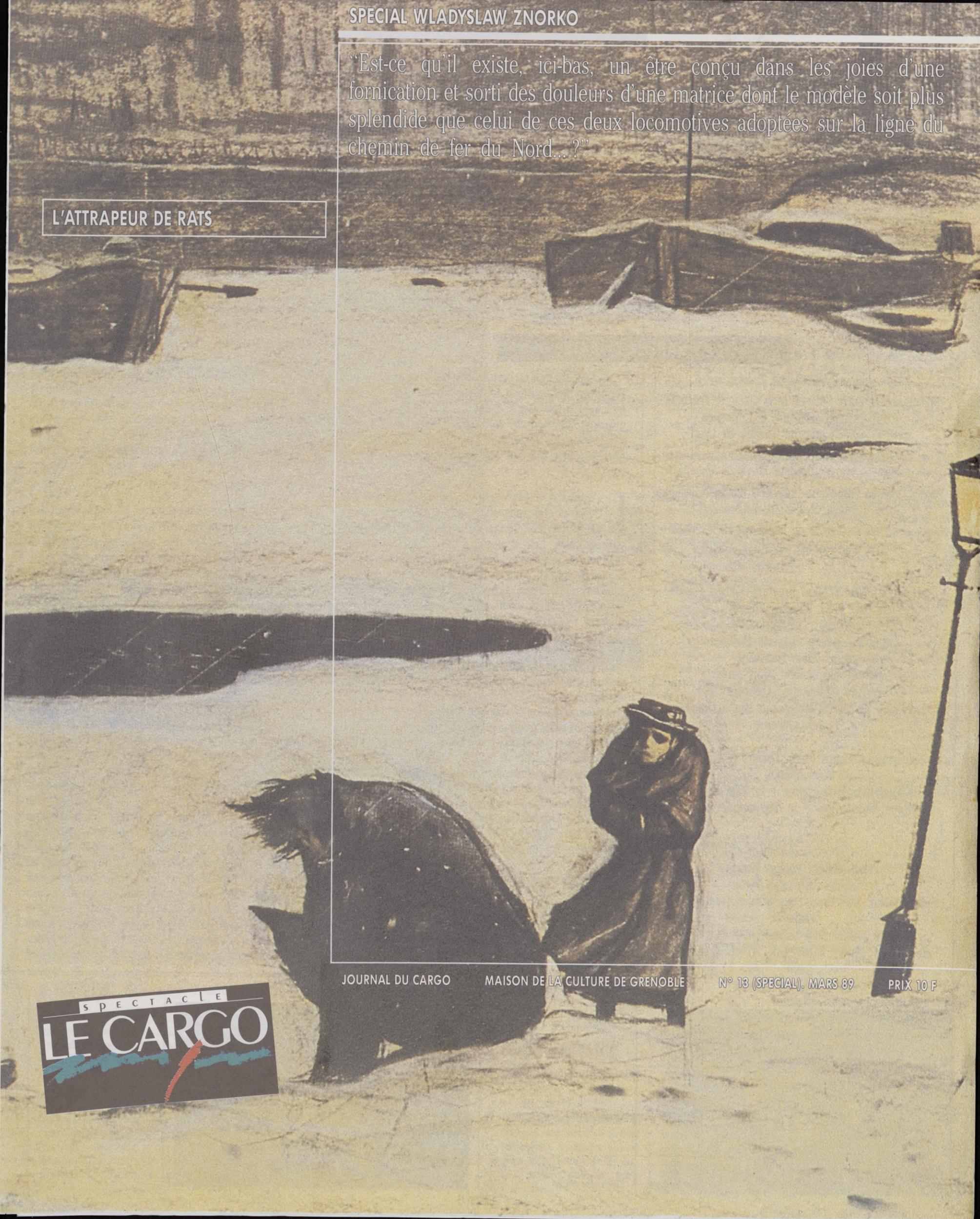
JOURNAL DU CARGO

MAISON DE LA CULTURE DE GRENOBLE

N° 13 (SPECIAL), MARS 89

PRIX 10 F

SPECTACLE
LE CARGO



CREATION

**COSMOS
KOLEJ**
THEATRE & CURIOSITES

GALLOTIA Chorégraphie
LE CARGO

Est-ce qu'il existe, ici-bas, un être conçu dans les joies d'une fornication et sorti des douleurs d'une matrice dont le modèle soit plus splendide que celui de ces deux locomotives adoptées sur la ligne du chemin de fer du Nord... ?

Joris-Karl Huysmans (A Rebours)

L'ATTRAPEUR DE RATS

auteur : Wladyslaw Znorko

coproduction Le Cargo - Maison de la culture de Grenoble /
Cosmos Kolej - Théâtre & Curiosités
avec la participation du Théâtre de Lyon

mise en scène : Wladyslaw Znorko

acteurs :

Patrice Goubier, Jean-Pierre Hollebecq, Elizabeth Legillon,
Irina Vavilova, Sylvie Znorko-Bronsart
et les élèves de l'école de la Rampe de Grenoble
atelier danse dirigé par Anne Abeille

musiciens : Nis-Christian Bredholt, Gilbert Gandil,
Uta Motz, Jacques Roman
lumières : Thierry Dubief
univers sonore : Laurent Doizelet
décor : Alain Hecquard
peintre décorateur : Denis Janon
création du violoncelle : François Oliver
création du cheval fantôme et des masques :
Francis Debeyre

Le Groupe Cosmos Kolej / Théâtre & Curiosités
est subventionné par
le Ministère de la culture / la Ville de Lyon /
la Région Rhône-Alpes / le Département du Rhône

construction décor
chef atelier : Roland Mounier
adjoint : Christian Piette
constructeurs : Alain Brun, Serge Cérardi, Laurent Chorier
lumière
régie : Alain Balley, Jean-Louis Guerra
électriciens : André Zaporowski, Toufik Bakhenache
son
régie : Stéphane Campa
plateau
régie : Gérard Janvier
constructeurs machinistes : Pascal Porcheddu,
Jean-Louis Rinaud, Jean-Louis Tronel
habilleuse : Yolande Tarel
attachée de production : Michèle Fini

Toute ressemblance avec des horaires et gares existants est absolument fortuite et ne pourra donner lieu à indemnisation.

Jacques Roubaud

Sept moments de la vie de Wladyslaw



On a coutume ici de parler du *lyonnais* Wladyslaw Znorko. C'est pratique pour les grenoblois, mais c'est affreusement partiel. C'est un peu comme si on parlait du *vénitien* Trans-Europe-Express sous prétexte que Venise est sa gare de destination. A propos de train et de destin justement, Wladyslaw Znorko a traversé bien d'autres paysages, dont certains le fondent certainement davantage, au cœur de l'Europe.

Bernadette Bost en sept photographies et Jean-Jacques Lerrant en un croquis ont accepté de dire pour *Cargo / Spectacle* tout le bien que leur fait ce jeune metteur en scène qui agite lentement ses fantômes et sa mémoire comme une lanterne sur un quai de gare : pour donner le départ au doux convoi d'images que, pour l'heure, il nomme *théâtre*. / C.-H. B.

La première photographie où apparut Wladyslaw Znorko était celle d'un homme jeune, en costume d'explorateur, scrutant à la jumelle les signes d'un paysage mural. Cela se passait dans une cave, ou une cellule, et les moisissures du salpêtre, recouvrant à demi d'anciens graffiti, dessinaient sur la pierre une cartographie incertaine. Wlad, ce jour-là, faisait l'accompagnateur devant une caméra vidéo qui filmait des images d'enfermement. Des prisonniers de Saint-Paul, devant cette même caméra, avaient dit comment ils trompaient leur absence d'horizon. Et lui, qui était libre, se remémorait des évasions imaginaires. Il avait vingt-six ou vingt-sept ans, alors, il était arrivé depuis peu d'une ville du nord, il habitait au deuxième étage de cet immeuble croix-roussien au nom mystérieux, la Cour des voraces, fraternisant avec les familles maghrébines qui le squattaient. Là, parmi ses objets-fétiches, roues de bicyclettes un peu faussées, ampoules de récupération, robes de baptême à peine flétries, il racontait d'étranges performances perpétrées dans les gares ou autres lieux d'errance urbaine, en buvant de la téquila. Et quelquefois faisait tressaillir en évoquant des valises vidées, des bagages inventoriés, le déballage sur un coin de quai des vêtements, objets familiers, accessoires de vie par lui livrés à un fictif déchiffrement anthropologique.

Sur la deuxième photographie, il conduisait l'expédition polaire de l'hiver 1986, quelque part sur le boulevard périphérique qui sépare Lyon des banlieues est et nord. A sept ans, disait-il, il avait été bouleversé par la vue d'une bouteille de lait brisée sur l'asphalte (ou les pavés ?) d'une cour, *au moment où passait le train*

postal. Une scène primitive pour fixer l'origine d'une double passion des exodes ferroviaires et des marches sur la banquise. Qui peut-être occultait en la transfigurant l'histoire d'un soldat polonais, son père, traversant les neiges de l'hiver russe, à pied ou en équilibre précaire sur les tampons des trains, pour rejoindre la légion Anders. Une épihanie en tout cas qui le vouait, en blanc sur fond gris, aux avatars symboliques de la mémoire. Ainsi, en février 1986, par moins vingt degrés, il avait inscrit dans la nuit banlieusarde le bivouac de cette patrouille perdue composée de gamins de Vénissieux exaltés et transis. Le prétexte était une opération d'action culturelle gouvernementale auprès des jeunes des *milieus défavorisés*. Investi de cette mission, Znorko n'avait pas joué les éducateurs mais rapté ces adolescents, jusqu'à la limite de leur résistance physiologique et mentale, dans son rêve. En leur injectant, en guise de rhum de survie, la brûlure de son propre *état de poésie*, dont ils finiraient sans doute par réchapper, comme du grand froid de la nuit.

Sur la troisième photographie, Znorko bricolait une machine à vapeur dans le local croix-roussien où il abritait deux ou trois poules, un mannequin de chef de gare et une accumulation de matériaux hors d'usage qui tenait lieu au Cosmos Kolej (en français, *chemin de fer du Cosmos*) d'atelier de construction de décors. Wlad avait sa troupe alors : pas seulement Sylvie Bronsart et Jean-Pierre Hollebecq qui l'avaient suivi dans sa dérive vers le sud, s'arrêtant à Lyon sur cette colline un jour de pénurie de carburant, mais quelques fous de rencontre prêts à bien des choses pour partager l'amour des trains et les aléas de la marginalité théâtrale. Entre deux voyages, ils rafistolait des projecteurs pour inventer des éclairages aussi puissamment oniriques que les loupottes alimentées par les dynamos de vélos ou les faisceaux tremblants des lampes de poche. Car l'affaire de Znorko metteur en scène n'était pas les effets technologiques. Seulement — et combien plus difficilement sans doute — l'exploration d'un territoire d'enfance où jadis, serrant fort la main de sa grande sœur, il avait cherché son chemin. La Petite Wonder parlerait de cette quête ancienne, sur fond de visions blêmes aux heures d'insomnie, quand les pas somnambules buttent sur les mottes de terre soulevées par on ne sait quels squelettes et que les os vibrent par intermittence entre les pierres, ébranlés par les trains. *En ce temps-là, j'avais peur de ce qui se cache dans les caves, dans les greniers, sous les lits* dirait-il plus tard. Dans la terre aussi ? Une peur sans objet repéré pour détourner l'esprit, peut-être, d'autres effrois ressentis à écouter les récits de guerre paternels — un enfant a ces sortes de ruses pour conjurer les spectres.

Mises en scène de
Wladyslaw Znorko



Pierre Chava

Télescopes (1988)

Cantal-Oural (1987)



LE VOYAGE DE ZNORKO

Entre la Pologne de Kantor, exhumée romantique et dadaïste, et les visions artistiques et animalières de Bob Wilson, le petit train de Wladyslaw Znorko a pris le départ. Ses rails courent sans doute le long des plaines de l'Est et des fonctionnaires ou des factionnaires à chapka, comme l'armée morte de Kantor, lui font des signes et brandissent des signaux.

Ce train-là n'est pourtant que de lui. Les horloges sont bloquées. La vapeur efface les gares. La brume noie le dehors. Il ne roule pas vers un terminus. Sa fonction n'est que fumée, grincement d'essieux, rythme balancé, lointains fanaux agités et personnages en grisaille. A lui seul, il dit l'histoire de l'humanité entre l'aube et le crépuscule, le lent charroi, guerre comprise, et l'espérance aussi, chevillée à l'âme. Locomotives et wagons au présent et à l'horizon...

On pouvait croire Znorko à jamais prisonnier de sa poétique ferroviaire, cheminot d'un seul théâtre obsédant : *Hommes 40, chevaux 8*, et les escarilles crachées par la bête pour noircir les masques...

Mais notre naïf s'est glissé, sans se trahir, dans la ruse des textes. Un autre voyage avec les mots qui brisent, comme un silence, les bruits conventionnellement rimés du chemin de fer. Les créatures parlent. Mais Znorko les choisit mystérieuses de telle manière qu'il peut montrer leurs doubles, leurs reflets, leurs échos, leur restituer une lenteur, faire surgir des objets de parcours symboliques. Soudain le flou les envahit et les déborde. Leurs paroles soufflent de la buée. Un surnaturel évient passe sur eux avec des lueurs vacillantes et beaucoup de vapeur. Znorko les capte et, de sa lanterne, il nous fait signe de regarder l'invisible.

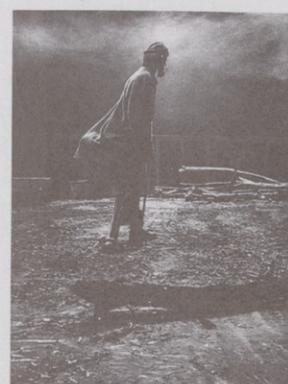
Jean-Jacques Lerrant pour Cargo / Spectacle

Passons sur l'enfance près de la voie ferrée, les herbes folles entre les traverses, les enfants qui fouillent les décombres du talus, le souvenir des convois fantômes, l'épopée du père de Biélo-Russie en Iran et de Lybie en Angleterre sur les traces de ce général idolâtré qui avait pour prénom Wladyslaw. Znorko était descendu, pour quelque temps, du train de la mémoire. Comme le voyageur des *Saisons* de Maurice Pons, il avait été happé



La Petite Wonder (1986)

David Anemian



Les Saisons (1987)

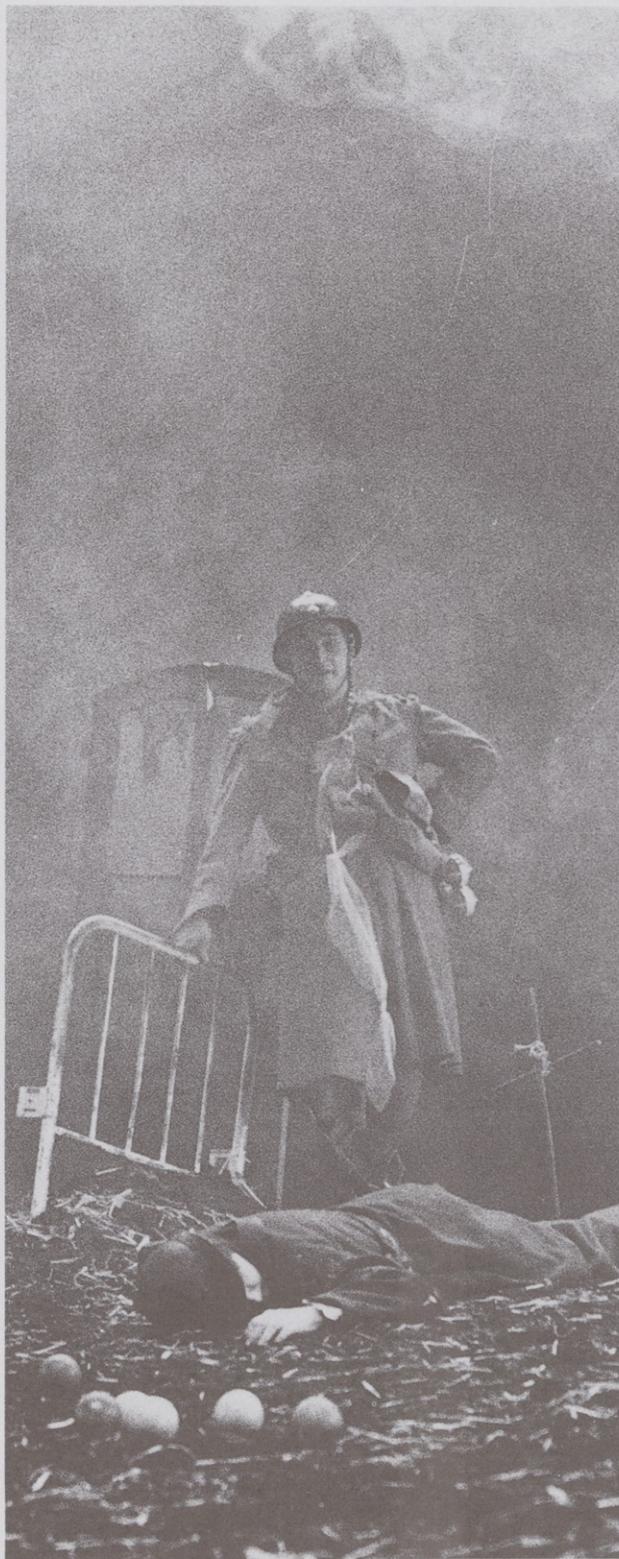
David Anemian

par une communauté ignorant tout du voyage. Le nomade mental approfondissait ses connaissances d'anthropologie en un lieu plus dangereux que les quais de gare : dans une sorte de réserve de l'humanité profonde — histoire de comprendre comment on fonde et clôture une vie avec un lit, quelques casseroles, un poêle et une corde à linge. Arpenteur ou inspecteur de ces pauvres ancrages, il n'en avait pas fini, en fait, avec le transit et l'état d'étranger éprouvé depuis les bancs de l'école. Ni avec l'obsession du *temps suspendu* des convois égarés *entre une origine imprécise et une destination inconnue*. Simplement, il s'était approché de la tribu sédentaire, attiré par l'odeur de la soupe, la chaleur des corps, et ce rayonnement, perceptible à lui seul, des esprits les plus mal équarris. Dans la photo du groupe prise par lui, la quatrième, Znorko portait sur les hommes un regard empreint de cette vertu dite cardinale, la charité.

L'art n'y perdait rien, bien au contraire, un art plus subtil et plus prégnant peut-être que dans les scènes ferroviaires enfumées des origines. Un art toujours marqué par cette *polonitude* qui fait aimer les matériaux de rebut, vieilles planches, métaux rouillés, tissus usés jusqu'à la corde, reliefs de déroutes existentielles autant qu'historiques. Comme on le voit dans la cinquième photographie, Znorko avait introduit dans ce décor kantorien des éléments surréalistes empruntés à Bruno Schulz, le maître des mannequins, comme ce personnage équivoque derrière la fenêtre embuée, un ectoplasme, une *matérialisation de la mémoire*, messenger de l'autre monde, que Znorko ne veut pas nommer mais dont il ne cesse de guetter les signaux. Le bruit des trains berçait un nouveau voyage en direction du sanatorium au *croque-mort* macabre imaginé par Schulz, château des Carpathes plus que refuge sanitaire dans la montagne magique, où Wlad pourrait donner libre cours à sa passion des machines optiques et autres techniques d'illusion. Avec, déjà, dans le travail dialectique sur le clair et l'obscur, un dépassement de la figuration dans l'abstraction.

Sur la sixième photo, pourtant, un décor réaliste est identifiable, celui de la gare d'Oullins, où Znorko, en chemise malgré le froid d'avant-Noël, les bras accueillants et le regard lumineux, invitait une cohorte d'amis à partager, dans un wagon désaffecté, le *Goulash du soldat*. Cela commençait par un autre récit épique dont Schveik, et non plus le père, était l'anti-héros. Et cela finissait, entre vodka et paprika, par la soirée la plus génialement conviviale de l'année 1988 sinon de la décennie. De temps en temps, par une trappe, un soufflant envoyait une

Balloon (1985)
par la Compagnie Hervez-Luc, une création de Wladyslaw Znorko



formidable bouffée d'air brûlant qui piquait les yeux et dégelait les derniers glaçons du cœur. Et derrière les marmites fumantes, Wladyslaw Znorko ressemblait à un ange rédempteur.

La septième photo n'a pas encore été prise. Peut-être y verra-t-on l'artiste en attrapeur de rats, mais ce n'est pas sûr. En mureur de caves, plutôt, parce que Znorko voudrait maintenant marquer une étape décisive dans ce travail sur ou contre la mémoire qui est, en fait, une quête du bonheur. On pourra croire qu'il parle de peur, de nouveau, et c'est vrai qu'il a voulu transmettre l'effroi ressenti à la lecture d'une histoire dans laquelle un homme est aux prises avec les démons de ses profondeurs. En fait, le temps n'est plus où Wlad déterrait les morts dans les jardins de l'enfance. Il veut exorciser aujourd'hui les vieilles terreurs, montrer plus abstraitement le *foisonnement* de l'inconscient pour mieux le neutraliser. *Je me sens irrésistiblement attiré vers la chorégraphie*, dit-il, *parce qu'on peut y jouer avec le rythme, la géométrie, en se gardant de cette faute de style, le pathétique*. Hier encore, dans une ultime performance initiatique, il couchait dans la boue des corps d'adolescents immobiles et les yeux clos, attentif à leur glissement dans cet état intermédiaire où les yeux se révoltent, où les battements du cœur se ralentissent. Et il s'apprête à montrer, dans son prochain spectacle, un semblable glissement dans la mort, quand les *machinistes souterrains qui animent nos destins terminent leur travail*. Mais au-delà de la représentation de ces vertiges, Znorko veut avant tout *partager avec le public le plaisir de faire des images*. Et si, ce faisant, il nous entraîne une nouvelle fois dans les profondeurs du sous-sol, ce sera *dans la mine, pas dans la cave* ; non pour desceller les caisses où dorment les monstres, mais, à l'instar des explorateurs des *Indes noires* de Jules Verne, pour nous aider à descendre vers la lumière.

Bernadette Bost pour Cargo/Spectacle

Du mercredi 1^{er} au samedi 11 mars 1989 / théâtre mobile



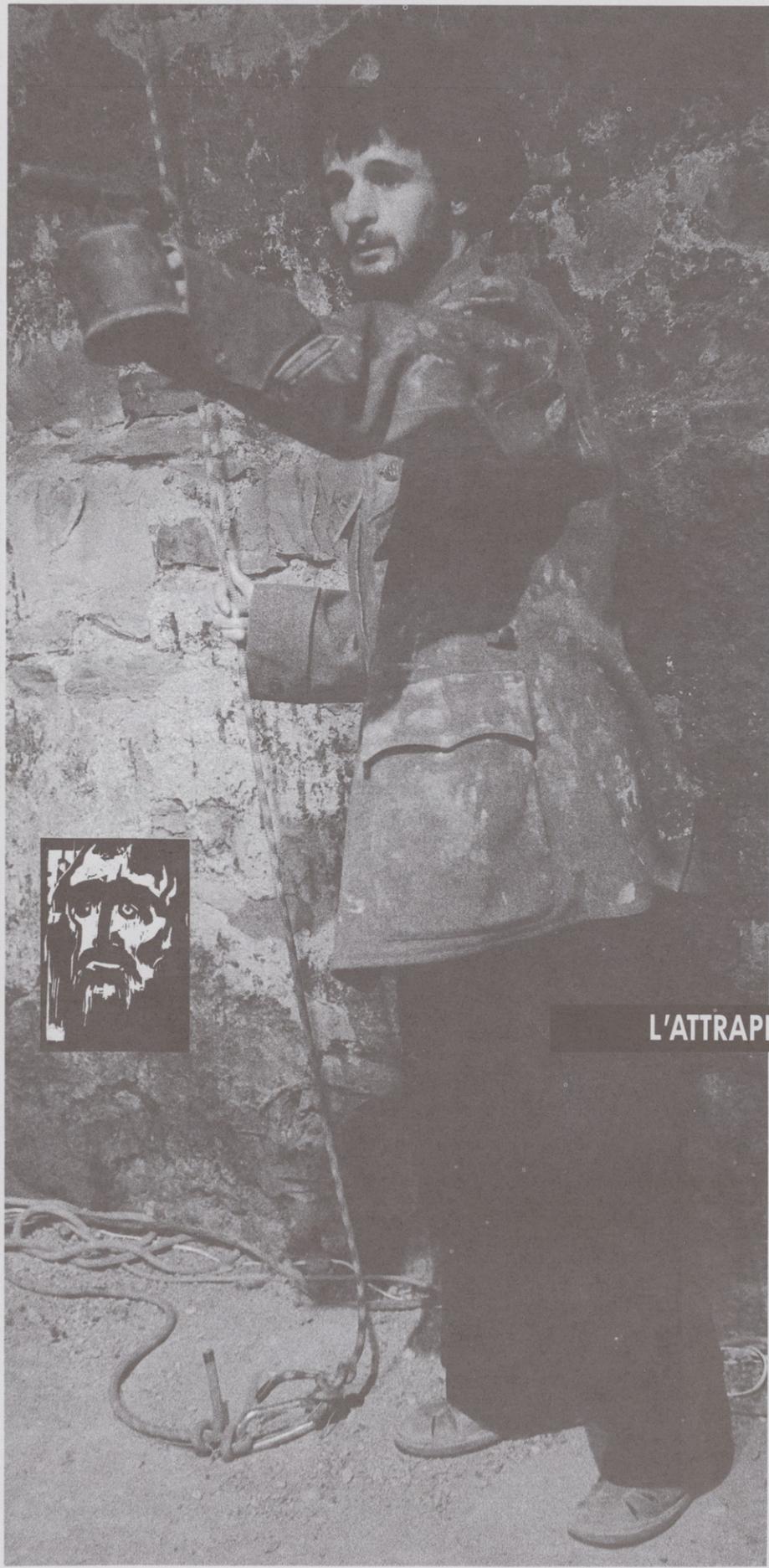
Le Chiffonnier (1988)

David Anemian

Der Zug (1986)



Wladyslaw Znorko



L'ATTRAPEUR DE RATS

Le théâtre du Cosmos Kolej n'est pas un théâtre conventionnel. Depuis son origine (1981), il hante sans paroles les quais de gare et les voies du rêve. On l'a rencontré jusqu'ici partout où on ne l'attendait pas. Au Cargo, le voilà captif, en répétition depuis le début du mois de février, dans ce théâtre mobile qui — c'est juré — n'est pas une nasse...

Ces quatre petits textes en marge peuvent, en attendant le premier mars, aider le spectateur à se faire des images : deux révèlent comment entrer dans ce spectacle que Wladyslaw appelle *cérémonie tordue* ; un autre esquisse le genre *biographie poétique* ; le quatrième évoque la maison d'un joueur de flûte... qui, comme on le sait, savait attraper les rats.

PETROGRAD 1920, PREMIERE NEIGE

Un vagabond piqué par le typhus cherche une maison vide pour y mourir en toute tranquillité.

Le bâtiment qu'il découvre à tâtons dans les faubourgs est tellement vaste qu'il s'y perd.

Il finira par s'endormir dans un placard à balais.

Non sans mal, les projectionnistes convoqués pour illustrer son dernier soupir, le retrouvent et s'apprentent à machiner le Grand Rêve.

Mais le petit peuple du plancher et des fissures, réveillé par le courant d'air, accourt et perturbe le projet.

Il projette alors ses bobines sur le blanc de nos yeux. Un rêve est simple — dit-on — à opérer. Le cas d'un vieil homme est plus délicat, surtout si sa raison est altérée par le chagrin ou une fièvre de cheval.

Il faut alors bien plus de matériel : une chaudière, un sac d'antracite 20/30, un stéréoscope, des lentilles convexes et concaves, cinq ou six dynamos de bicyclettes, une meule à aiguiser, deux mégaphones, un agrandisseur photo, un pick-up, et pas moins de deux projectionnistes confirmés qui n'hésitent pas à se retrousser les manches.

Méfiez-vous de ces ouvriers de la nuit : ils vivent dans vos caves, s'abreuvent de boissons fermentées et étalent la honte qui bourre les vieilles valises. Méfiez-vous de leurs murmures qui sonorisent les rêves, si l'un de vous parle d'un chef-d'œuvre prochain, il prépare votre dernier soupir. Réveillez-vous alors brusquement, vous l'entendrez s'enfuir dans l'escalier, abandonnant au pied de votre lit une machine démodée et son odeur de clapier. /W.Z.

D'autres y voient comme un mirage venu des couches inconscientes de l'esprit. Et chacun la décrit et donne des détails et veut prouver la vérité de son jugement, avec parfois de telles particularités que je finirais par le croire !

D'autres m'ont dit que c'était la mort, et d'autres l'âme.

Mais je sais bien que ce n'est pas la maison de la mort ; je l'ai déjà vue : elle a un cintre surbaissé et la lumière n'est pas la même derrière la vitre, et l'homme qui se tient au fond de la salle est en jaquette avec un mètre dans la main.

Du moins c'est ainsi que je l'ai vue dans des moments où je savais bien qu'il n'y avait pas moyen de douter que ce fût elle. Quant à l'âme, on la reconnaît au bruit de ses pas dans l'escalier ; ça sonne comme dans une cathédrale.

Mais la maison qui me tourmente est bien une maison de pierre jaunâtre mauve et grise, couleur croûte de fromage. ■

in La Maison du joueur de flûte / Alexandre Vialatte / Editions Arléa

Pas par méchanceté — non — simplement par curiosité.

De plus, à côté de la maison, le dépôt de trains a sorti toutes ses locomotives pour raison de guerre.

Dans cette cérémonie tordue, l'homme lâche prise :

Est-il dans la maison de son enfance ou dans un autre lieu où vibre un passé étranger ?

Pourquoi les pièces défilent-elles à grande vitesse ? Où vont-elles se perdre ? Qui sont ces enfants qui jouent dans sa propre chambre ? Le vagabond découvre l'énigme de sa vie.

Les enfants gris cessent leur jeu et regagnent les fissures. Il voudrait les retenir encore un peu. Tant pis. Dommage aussi pour les trains, il aurait préféré le silence. /W.Z.

LA MAISON QUI ME TOURMENTE

On m'a dit que je l'inventais !...

Certains m'ont affirmé que c'était mon enfance, ou le passé ; d'autres m'ont dit : *c'est l'avenir*. D'autres m'ont dit que c'était moi-même ; d'autres mes songes ; d'autres la vie.

W., PROPOS D'AMI — François Claude (hiver 1989)

Wladyslaw Znorko survole les terres de l'effroi intérieur à l'aide d'une boussole singulière qui l'éloigne des dénouements prévisibles.

Chaque spectacle est un récit d'expédition imagé, une traversée des fins fonds où les mots, ne pouvant relater les rencontres indicibles, se méfient. Seuls l'éirement et les fulgurances témoignent de la

présence conjuguée d'aérolithes et de pépites noires, alentour.

Sous les pelages du dedans lacérés douloureusement, l'âme, et sa muqueuse à vif, palpitent.

Mais les déplis laissent voir le jour, les réminiscences blanches, les enfances sublimées et sautillantes.

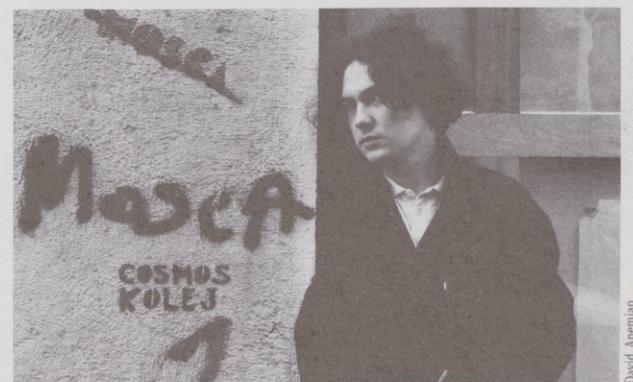
Tentatives poétiques d'apaisement.

LA MACHINATION DES REVES

Conseils d'utilisation

Qui l'ignore encore ?

Les rêves qui animent notre sommeil sont l'œuvre d'un projectionniste besogneux qui se glisse dans la chambre dès que nos pupilles basculent vers l'intérieur.



Wladyslaw Znorko

DANSE

La Compagnie Jean-François Duroure présente
LA MAISON DES PLUMES VERTES



Jean-Marc Naudin

chorégraphie : Jean-François Duroure

interprètes :

Bernadette Doneux, Dominique Duszynski,
Elena Majnoni, Fabrice Dasse, Antoine Effroy,
Xavier Lot, Loïc Touzé

scénographie : Béatrice Scarpato

lumières : Eric Wurtz

création bande son : Christophe Séchet

création costumes : Corinne Baudelot

régie générale : Eric Proust

une coproduction

Biennale Internationale de la Danse, Lyon, France /
CIRCA, Villeneuve-lez-Avignon /

Compagnie Jean-François Duroure /
Fondation Gulbenkian, Lisbonne

avec le soutien de la Fondation Beaumarchais,
de l'Association Française d'Action Artistique (AFAA)
et de G.E.S. Vierzon

Mercredi 22, jeudi 23 mars / théâtre mobile

C'est à Lisbonne dans le cadre d'un festival organisé par la Fondation Gulbenkian, en septembre 1988, que Jean-François Duroure a présenté — avant la Biennale de Lyon — son nouveau spectacle, *La Maison des plumes vertes*. Duroure y imagine un royaume insolite qui bat de l'aile. Un roi, que l'on suppose devenu fou, est incapable de régir les faits et gestes de la petite cour qui s'agite autour de lui, comme le chorégraphe, sans doute, observe d'un œil malicieux la scène lui échapper.

L'ambiance médiévale (costumes, musiques de Monteverdi, mandolines, Carmina Burana...) est éventée par un fantôme d'Orient qui court entre les interprètes comme des épices sous la narine. Poèmes d'amour turcs, musiques arabo-andalouses, raga indien, apportent au fil du spectacle leurs nuances colorées. Ce rêve de l'ailleurs est magnifiquement traduit par la scénographie de Béatrice Scarpato : à la façon d'un changement de plan cinématographique, et sans changement de décor, le spectateur est transporté, en un clin d'œil, dans un autre univers. La surprise mérite d'être laissée intacte...

Jean-Marc Adolphe (*L'Humanité*)

BLOC-NOTES

ASSOCIATION DE SOUTIEN

L'Association de soutien de la Maison de la culture tiendra son assemblée générale de renouvellement

Jeudi 23 mars à 20 h 30 /
petite salle

Cargo / Spectacle

Directeur de la publication :

Jean-Claude Gallotta

Responsable de la rédaction :

Claude-Henri Buffard

Conception graphique : André Rodeghiero

Mise en forme graphique : Agnès Bret

Photocomposition : Alpcompo, Grenoble

Photogravure :

Rhône-Alpes Scanner, Grenoble

Impression : Léostic, Seyssinet

Façonnage : Ageco

Routage : Distrimail

Dépôt légal : mars 1989

N° ISSN 0982-8931

Prix : 10 F

Couverture :

Ilya Glazunov, *Au Trou-dans-la-glace* (1970) ;

Illustration pour *Nietotchka* Niezvanova de

Dostoevsky

CINEMA/DEBAT

CARTE BLANCHE A LA REVUE "POSITIF"

37 ans d'existence, 336 numéros parus, *Positif*, à notre époque de matraquage médiatique et de concentration sur quelques films, entend plus que jamais être fidèle à ses objectifs de toujours : goût du cinéma populaire, en particulier du cinéma américain, engagement dans certaines luttes politiques, désir de découvrir des formes nouvelles, dialogue avec l'histoire du cinéma.

Les films que *Positif* présente pendant cette semaine, *Une Nuit italienne*, *El Sur*, *36 fillette*, *La Photo*, premier, deuxième, troisième ou quatrième film de leurs auteurs respectifs, expriment chacun à leur manière la singularité d'une vision, la ténacité d'une entreprise, et l'originalité d'un projet. *Ajantrite* révèle l'un des plus grands auteurs du cinéma asiatique, l'égal en Inde de Satyajit Ray. Quant à *L'Etoffe des héros*, il illustre la pérennité du grand cinéma américain avec son sens de l'espace et du mythe.

Du mercredi 1^{er}

au samedi 11 mars / petite salle

PIERRE BROUÉ/TROTSKY

Pierre Broué est le spécialiste mondial de Trotsky. Il fut le premier à accéder à ses archives, à Harvard. Et lui a déjà consacré trente ans de sa vie. Professeur à l'Institut d'études politiques de l'Université des sciences sociales de Grenoble, il est également président et directeur scientifique de l'Institut Léon Trotsky, qui édite les *Cahiers Trotsky*.

C'est à l'occasion de la sortie de son dernier ouvrage — exhaustive monographie du fondateur de la IV^e Internationale — que le Cargo, la FNAC et l'Université des sciences sociales l'ont invité pour une conférence-débat.

Mercredi 22 mars à 18 h 30
au Cargo/petite salle



MUSIQUE

GRENOBLE JAZZ FESTIVAL '89

en soirée d'ouverture
Vendredi 10 à 21 h au Cargo

L'ENSEMBLE INSTRUMENTAL DE GRENOBLE

et

L'ORCHESTRE REGIONAL DE JAZZ

dans une œuvre de Christian Lotito
en hommage à Michel Petrucciani

(2^e PARTIE : LE PETRUCCIANI TRIO)

Du vendredi 10 au samedi 18 mars 1989



EN ATTENDANT ZNORKO

Rappelons qu'avant que ne débutent les représentations de *L'ATTRAPEUR DE RATS*

la dernière semaine de février au Cargo sera enfiévrée par la venue du Ballet de Francfort et de William Forsythe

IMPRESSING THE CSAR

Jeudi 23, vendredi 24 et samedi 25,

et le retour pour six représentations de Georges Lavaudant et de ses acteurs de toujours avec

VERACRUZ

Du mercredi 22 au mardi 28.

Signalons également l'enregistrement en direct *Le mardi 21 de 15 h 30 à 17 h de l'émission*

LES MARDIS DU THEATRE

animée par Yvonne Taquet, autour de Jean-Claude Gallotta et des productions du Cargo. Avec Ariel Garcia Valdès, Chantal Morel, Wladyslaw Znorko, Georges Lavaudant...

foyer de la grande salle / entrée libre



MAINTENANT, LE TRAMWAY C'EST JUSQU'A MINUIT



Du lundi au dimanche, un tramway vous attend désormais à la sortie du spectacle, à l'arrêt *Maison de la culture*.

Jusqu'à 0 h 35 en direction de Grand'Place. Jusqu'à 23 h 40 en direction du centre ville et de Fontaine.